

de ses décombres, où les ruines de l'incendie de 17 ont fait place aux larges avenues bordées d'élégantes demeures, que l'on se rend le mieux compte peut-être des nécessités du moment. Il faut avoir vu l'effort entrepris depuis trois ans dans toute la Macédoine pour comprendre l'angoisse qui pèse encore et la nécessité de l'effort nouveau. Je savais déjà par les rapports de la *Commission des réfugiés* de la S. D. N. comment depuis 1923 la petite Grèce avait dû faire place, à côté de ses 5 millions de paysans et de citoyens, à 1 million 1/2 de réfugiés accourus de Thrace et d'Asie Mineure. Mais de loin impossible de concevoir le vrai miracle accompli.

Qui a connu la Macédoine grecque ne la reconnaît plus aujourd'hui. Les déserts disparaissent. Les villages sortent, sont sortis de terre. Des villes doublent leur population et leur étendue. Sur la plaine, dans la montagne, des localités flambant neuves attestent l'œuvre géante. Un ingénieur de la colonisation pouvait fièrement me dire, en montrant les ruines de l'ancienne capitale du roi Philippe de Macédoine et, à côté, le village blanc aux toits rouges qui domine les marais : « J'ai créé une nouvelle Philippiques. » Les ingénieurs grecs sont les modernes édificateurs.

Quel plaisir de parcourir, guidé par ces savants et ces apôtres, la Macédoine colonisée ! Beaucoup sont des élèves des écoles françaises, de Grignon, de Montpellier. Ils y ont appris la science agricole et ont ajouté cet amour de la patrie reconquise. Beaucoup sont des réfugiés, comme ces paysans qui ont, une fois seulement dans l'histoire, emporté la patrie à la semelle de leurs souliers. Tous se sont mis à l'ouvrage. La Commission de la S. D. N. a fourni les locaux ou le matériel pour